Les Orageuses Recueil de textes

Vengeance Justice Écriture



Ce recueil de textes est produit par la libriaire la Dispersion à l'occasion du lancement du livre Les Orageuses de Marcia Burnier, le 15 octobre 2020, en collaboration avec l'autrice. Elle n'avait pas beaucoup mangé aujourd'hui. Son appétit devrait patienter. Son appétit de nourriture devrait patienter. Elle enfila l'anorak suédois rembourré qu'elle avait acheté dans Gloucester Road. Elle remonta la fermeture éclair jusqu'en haut, et enroula une écharpe pourpre autour de son visage. Elle aurait du mettre un passe-montagne. Un passe-montagne aurait mieux fait l'affaire. Mais les passe-montagnes sont fait pour les cheveux coupés ras. Ils sont faits pour les mecs. QUels qu'ils soient. Où qu'ils soient. Les passes-montagnes sont faits pour les garçons.

Mais les garçons avec leurs passe-montagnes ne pouvaient pas imaginer Bella dans son sous-sol. En train de s'équiper, d'enfiler des gants, de fermer son anorak. Bella dans son sous-sol dépasse leur imagination. Elle dépasse l'entendement. Bella le chien enragé s'est débarrassé de sa laisse.

Il lui fallait un objet quelconque pour forcer l'ouverture de la fenêtre. Il lui fallait un objet résistant pour entrer par la fenêtre. Elle alla sur le palier et fouilla dans une boîte jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'il lui fallait.

L'épais manche en bois du marteau s'ajustait à sa paume comme s'il avait été conçu à son intention. Il pesait dans sa main. Elle aimait le tenir dans sa main. Elle aimait son poid brutal dans sa main. Elle aimait tenir sa brutalité dans sa main.

Elle le glissa à l'intérieur de son anorak, referma la porte du placard, entra dans la cuisine et resta dans le noir, devant sa fenêtre. Elle ouvrit les rideaux, pour la première fois depuis des semaines, et scruta la cour déserte et vide.

Elle contempla l'obscurité à travers la fenêtre. Elle songea à l'endroit où elle allait se rendre. Elle songea à ce qu'elle allait faire. Des images terriblement tentantes traverseaient son esprit. Un film muet en noir et blanc qui, plein de séduction défilait dans sa tête, mais qui chaque fois s'estompait avant le dénouement.

Inutile d'anticiper. On ne peut jamais savoir comment les choses vont se passer. Il suffit de s'accrocher et de continuer d'espérer. Et elle est très douée pour s'accrocher. Elle est très douée pour espérer. Une petite bonne femme très patiente qui avait l'habitude d'attendre pour voir ce qui se passerait. Mais cette fois c'est différent. Cette fois, elle va agit sur quelqu'un d'autre. En quoi cette nuit diffère-t-elle de toutes les autres nuits? Cette nuit est la première nuit où Bella va agit.

Elle traversa la cuisine obscure à tâtons jusqu'à la porte de derrière. Pliée en deux, elle fit coulisser le verrou du bas, puis celui du haut. Elle prit la clé accrochée au clou dans le cellier, l'inséra dans la serrure, tourna dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, et la porte s'ouvrit en grand. Elle sortit et la referma derrière elle.

L'air de la nuit est un air particulier. C'est un air propre. Les gaz d'échappement se sont dissipés, le bruit de la circulation est assourdi. Elle gravit les marches, s'arrêta dans le jardin et respira l'air pur de la nuit.

C'est quelque chose de nouveau pour Bella. C'est une première pour Bella. Un petit pas pour Bella, mais un grand pas pour les femmes. Elle n'a encore jamais fait ça. Elle n'a jamais ouvert le verrou de la porte de derrière, ni gravi les marches par une froide nuit d'hiver.

Elle reste là dans l'herbe, à la lumière des étoiles; elle sourit intérieurement en respirant l'air. L'air doux de la nuit, quand tout est calme, que rien ne bouge, et que les citoyens respectueux de la loi sont couchés.

La terre était gelée sous ses pieds. La terre nourricière dure et ferme sous ses pieds délicats. Elle traversa la parcelle de terrain broussailleux. Une veilleuse luisait

faiblement au bout de la terrasse. Une lumière allumée pour éloigner le croquemitaine.

Grimpée sur une baignoire brisée, elle jeta un coup d'oeil par-dessus la clôture. La fenêtre de l'homme était éteinte. Rectangle noir et paisible. Homme chanceux. Oui, homme chanceux avec ta fenêtre ouverte, sans verrou, sans peur, qui laisse entrer les tourbillons d'air.

Elle escalada la clôture et se laissa glisser en douceur de l'autre côté. Elle enjamba péniblement des tas de gravats, contourna un landau en train de rouiller, passa sous une corde à linge pour atteindre l'escalier d'incendie. Une nuit acérée sans lune, le vent âpre qui lui cingle le visage, son souffle qui se condense devant ses yeux, la peur, l'excitation et la joie lorsqu'elle saisit les rampes métalliques.

Elle monta à pas feutrés jusqu'au deuxième étage. Immobile sur le palier, elle contempla sa propre maison, forme massive et noire sur fond de ciel gris. On dit que les voyages ouvrent l'esprit. Un changement de position vous offre une perspective différente. Vous voyez les choses différemment quand vous êtes sur l'escalier d'incendie de la maison voisine, par une nuit glaciale. Elle regardait vers son appartement, et quelque chose en elle se contracta. Elle regardait par la fenêtre de sa cuisine, comme il l'avait regardée si souvent, comme de très haut. Comme si elle regardait un oiseau sautiller derrière les barreaux de sa cage, persuadé qu'il est vivant. Elle regardait vers son appartement en sous-sol. Là d'où elle venait.

Un trou dans le sol. Un puits dans le ventre de la terre. Elle se hisse en dehors. Elle a de l'eau jusqu'au menton et elle se hisse en dehors.

Le châssis de la fenêtre à guillotine se souleva aisément, sans bruit. Elle le releva à moitié et se glissa par l'ouverture pour pénétrer dans la salle de bains. Quand vous entrez dans la salle de bains de quelqu'un, c'est comme si vous entriez dans sa cuisine. Vous respirez son odeur, elle semble vous agresser, et vous vous sentez comme un animal dans la tanière d'un autre. La pièce empestait ses odeurs. Son après-rasage, son savon au bout d'une cordelette, la serviette humide suspendue au radiateur, le talc avec lequel il se poudrait, sa mousse à raser, son gel pour les cheveux. Un homme très propre. Un homme propre, parfumé et délicat.

Elle chercha la poignée de la porte à tâtons, l'ouvrit et risqua un oeil dans le couloir obscure. La lumière jaune d'un lampadaire se frayait un passage à travers une imposte en verre dépoli. Elle avança sur la moquette et s'arrêta derrière une porte entrouverte. Elle l'entendait respirer dans son lit. Ce souffle lourd, rauque et rempli de mucosités qui lui donnait envie de raccrocher violemment le téléphone.

Elle fit demi-tour dans le couloir pour entrer dans le salon. Après la terre compacte, la moquette donnait l'impression d'aspirer ses pieds. Elle traversa la pièce, vérifia que les rideaux étaient bien fermés, puis elle alluma le lampadaire et regarda autour d'elle.

C'était une pièce très agréable, dans son genre. Des plantes, un magnétophone, des reproductions aux murs. D'intéressantes petites babioles modernes sur les étagères. Des magazines de mode sur les tables basses. Une seule rangée de livres. Pas un grand lecteur, ce Timothy. Il ne faisait pas partie des lettrés. Il ne faisait pas partie de l'intelligentsia agressive de Brighton. Elle les aurait volontiers brûlés si les Nazis n'avaient pas donné une sale appellation au fait de brûler des livres.

Elle promena son regard à travers la pièce. Elle avait envie de la salir et de la souiller. D'y mettre le feu. De la faire sauter. De la pulvériser. De la dévaster. Elle avait

envie d'étaler son nom en lettre éclatantes sur les murs gris perle. Jusqu'à maintenant elle n'avait jamais compris les jeunes avec leurs bombes de peinture. Elle n'avait jamais compris ce qui les poussait à laisser leur empreinte de la seule manière possible. Elle regardait les murs et elle avait envie de bomber « Bella est passée par ici » de telle façon que le B défigure son estampe persane. Elle avait envie de laisser sa trace sur tous ses murs. Elle avait envie de lacérer le canapé et de briser la chaîne stéréo, d'arracher les rideaux et de regarder un chien déféquer sur la moquette gris anthracite.

Elle soupira avec regret. Ce n'est pas une vandale. La violence du vandalisme ne correspond pas à sa nature. La destruction gratuite et irréfléchie des objets inanimés, l'épanchement de la colère sur la matière insensible, lui semblent extrêmement pervers. En outre, son énergie n'est pas illimitée. Bella ne déborde pas de vitalité. Même en ce moment, même cette nuit, même avec sa nouvelle façon de voir sa vie et celle des autres, son énergie est limitée, elle ne doit pas la gaspiller. Elle transporte toute l'énergie qu'elle possède dans un petit récipient plein à ras bord; elle doit prendre soin de ne pas avancer trop vite pour ne pas en faire déborder.

La lumière du salon se déversait dans l'entrée et éclairait à moitié la chambre. Il était étendu là, les membres confortablement écartés aux quatre coins du lit. Il ne dormait pas comme elle, recroquevillée en une petite boule compacte de peur foetale. Elle regardait le drap se soulever et retomber, se soulever et retomber; sa tête dessinait une forme sombre sur l'oreiller.

Nous y voici, se dit-elle. Nous y voici.

Elle s'approcha. Elle avait l'estomac vide. La faim et la haine lui donnaient des vertiges. Elle contempla cet homme. Cet homme qui chuchotait. Cet homme endormi qui chuchotait et la menaçait. Cet homme malveillant qui avait gâché son existence.

Elle se tenait près de son lit. Elle s'était introduite chez lui et se tenait près de son lit. Elle était masquée, armée, et elle n'avait pas peur.



As a child, in my mind, she and my mother swirled around each other in sharp contrast. In both, anger was manifest, but so differently. In one, it was expressed and disdained. In the other, repressed and damaging. In both, the lesson could have been the standard one: that anger was overwhelmingly negative. But this always struck me as wrong. Their anger was not the problem. A lack of understanding about their anger was.

After my grandmother died, in an effort to unlearn all the negative lessons I'd absorbed about being a women and having anger, I wrote down everything positive that anger can be:

Anger is an assertion of rights and worth. It is communication, equality, and knowledge. It is intimacy, acceptance, fearlessness, embodiment, revolt, and reconciliation. Anger is memory and rage. It is rational thought and irrational pain. Anger is freedom, independence, expansiveness, and entitlement. It is justice, passion, clarity, and motivation. Anger is instrumental, thoughtful, complicated, and resolved. In anger, whether you like it or not, there is truth.

Anger is the demand of accountability. It is evaluation, judgment, and refutation. It is reflective, visionary, and participatory. It's a speech act, a social statement, an intention, and a purpose. It's a risk and a threat. A confirmation and a wish. It is both powerlessness and power, palliative and a provocation. In anger, you will find both ferocity and comfort, vulnerability and hurt. Anger is the expression of hope.

How much anger is too much? Certainly not the anger that, for many of us, is a remembering of a self we learned to hide and quiet. It is willful and disobedient. It is survival, liberation, creativity, urgency and vibrancy. It is a statement of need. An insistence of acknowledgment. Anger is a boundary. Anger is boundless, An opportunity for contemplation and self-awareness. It is commitment. Empathy. Self-love. Social responsibility. If it is poison, it is also the antidote. The anger we have as women is an act of radical imagination. Angry women burn brighter than the sun.

In the coming years, we will hear, again, that anger is a destructive force, to be controlled. Watch carefully, because not everyone is asked to do this in equal measure. Women, especially, will be told to set our anger aside in favor of a kinder, gentler approach to change. This is a false juxtaposition. Reenvisioned, anger can be the most feminie of virtues: compassionate, fierce, wise, and powerful. The women I admire most—those who have looked to themselves and the limitations and adversities that come with our bodies and the expectations that come with them—have all found ways to transform their anger into meaningful change. In them, anger had moved from debilitation to liberation.

Your anger is a gift you give to yourself and the world that is yours. In anger, I have lived more fully, freely, intensely. Sensitively, and politically. If ever there was a time not to silence yourself, to channel your anger into healthy places and choices, this is it.

Even tonight and I need to take a walk and clear my head about this poem about why I can't go out without changing my clothes my shoes my body posture my gender identity my age my status as a woman alone in the evening/ alone on the streets/alone not being the point/ the point being that I can't do what I want to do with my own body because I am the wrong sex the wrong age the wrong skin and suppose it was not here in the city but down on the beach/ or far into the woods and I wanted to go there by myself thinking about God/or thinking about children or thinking about the world/all of it disclosed by the stars and the silence: I could not go and I could not think and I could not stay there alone as I need to be alone because I can't do what I want to do with my own body and who in the hell set things up like this and in France they say if the guy penetrates but does not ejaculate then he did not rape me and if after stabbing him if after screams if after begging the bastard and if even after smashing a hammer to his head if even after that if he and his buddies fuck me after that then I consented and there was no rape because finally you understand finally they fucked me over because I was wrong I was wrong again to be me being me where I was/wrong to be who I am which is exactly like South Africa penetrating into Namibia penetrating into Angola and does that mean I mean how do you know if Pretoria ejaculates what will the evidence look like the proof of the monster jackboot ejaculation on Blackland and if after Namibia and if after Angola and if after Zimbabwe and if after all of my kinsmen and women resist even to self-immolation of the villages and if after that we lose nevertheless what will the big boys say will they claim my consent:

Do You Follow Me: We are the wrong people of

the wrong skin on the wrong continent and what in the hell is everybody being reasonable about and according to the Times this week back in 1966 the C.I.A. decided that they had this problem and the problem was a man named Nkrumah so they killed him and before that it was Patrice Lumumba and before that it was my father on the campus of my Ivy League school and my father afraid to walk into the cafeteria because he said he was wrong the wrong age the wrong skin the wrong gender identity and he was paying my tuition and before that

it was my father saying I was wrong saying that I should have been a boy because he wanted one/a boy and that I should have been lighter skinned and that I should have had straighter hair and that I should not be so boy crazy but instead I should just be one/a boy and before that it was my mother pleading plastic surgery for my nose and braces for my teeth and telling me to let the books loose to let them loose in other words

I am very familiar with the problems of the C.I.A. and the problems of South Africa and the problems of Exxon Corporation and the problems of white America in general and the problems of the teachers and the preachers and the F.B.I. and the social workers and my particular Mom and Dad/I am very familiar with the problems because the problems turn out to be

me

I am the history of rape
I am the history of the rejection of who I am
I am the history of the terrorized incarceration of
myself

I am the history of battery assault and limitless armies against whatever I want to do with my mind and my body and my soul and whether it's about walking out at night or whether it's about the love that I feel or whether it's about the sanctity of my vagina or the sanctity of my national boundaries or the sanctity of my leaders or the sanctity of each and every desire that I know from my personal and idiosyncratic

and indisputably single and singular heart I have been raped be-

cause I have been wrong the wrong sex the wrong age the wrong skin the wrong nose the wrong hair the wrong need the wrong dream the wrong geographic the wrong sartorial I

I have been the meaning of rape

I have been the problem everyone seeks to eliminate by forced

penetration with or without the evidence of slime and/but let this be unmistakable this poem is not consent I do not consent to my mother to my father to the teachers to the F.B.I. to South Africa to Bedford-Stuy to Park Avenue to American Airlines to the hardon

idlers on the corners to the sneaky creeps in cars

I am not wrong: Wrong is not my name My name is my own my own my own and I can't tell you who the hell set things up like this but I can tell you that from now on my resistance my simple and daily and nightly self-determination may very well cost you your life Envisager le féminisme dans une perspective anticarcérale, et inversement, implique de prendre au sérieux le vieil adage féministe selon lequel « le personnel est politique ». À partir de Beth Richie, on peut réfléchir à la manière dont la violence institutionnelle de la prison vient dangereusement compléter et élargie d'autres formes de violences plus intimes et plus individuelles, comme les violences au sein du cercle familial ou les agressions sexuelles. On peut également se demander si l'emprisonnement des coupables, ne fait rien d'autre que reproduire les actes de violence que les coupables sont censés avoir commis: en d'autres termes, si la criminalisation ne permet pas au problème de se perpétuer.

Il me semble donc que les personnes qui s'impliquent le plus dans la lutte contre les violences envers les femmes devraient également être en première ligne des luttes anticarcérales. Et les personnes en lutte contre les assassinats commis par la police devraient pareillement s'opposer aux violences dites domestiques – il nous faut en effet garder en tête les liens indiscutables entre la violence dans l'espace public et la violence privée, ou « privatisée ».

Les théories et pratiques anti-carcérales ont donc une dimension philosophique féministe: le personnel est politique. Il y a un lien très fort entre d'un côté les luttes contre les institutions, et d'un autre côté les combats plus individuels pour réinventer nos vies personnelles et nous reconstruire. Nous savons, par exemple, que nous reproduisons fréquemment, à travers nos réactions émotionnelles, les schémas de la justice punitive.

Quand une personne nous agresse, verbalement ou non, comment réagit-on? Par une contre-attaque. Les méthodes punitives de l'État sont inscrites dans nos réactions émotionnelles. Le politique se reproduit lui-même à travers le personnel. Ce point de vue féministe charrie des influences marxistes – et celle de Foucault, peut-être. La perspective féministe permet ainsi d'envisager la reproduction des rapports qui sous-tendent l'existence d'un système complexe industrialo-carcéral.

Mon soeur se serre avec elles toutes qui ne disent rien. Celles qui ne disent rien parce que ça ne se fait pas, parce que la police n'a rien fait la dernière fois, parce qu'on ne les a pas crues lorsqu'elles étaient enfants, parce que ce n'est pas si grave et qu'il avait peut être le droit. Celle qui ne disent rien car elles savent qu'on ne les croira pas, car elles sont trop tox', trop vieilles, pas assez jolies, pas assez sexy, trop grosses, trop handicapées, pas assez féminines. Celles qui ne disent rien car elles ont peur qu'on ne les croie pas, parce qu'elles n'écrivent pas assez bien, parce qu'elles ne sont pas blanches, parce qu'elles ne se souviennent plus très bien. Celles qui ne disent rien parce que c'est leur père, parce qu'il est policier, parce qu'il est riche et qu'il prendra un avocat, parce qu'il est français et qu'elles ne le sont pas. Celles qui ne disent rien parce qu'elles ont peur qu'on leur réponde qu'il n'y a pas idée de sortir la nuit, de sortir dans cette tenue, de sortir toute seule. Qu'il n'y a pas idée de boire, d'inviter un homme chez soi, d'aller sur un site de rencontres. Celles qui ne disent rien parce que « pourquoi le dire maintenant»? Celles qui ne disent rien car elles se demandent si ce n'est pas un peu leur faute, celles qui ne disent rien parce qu'elles l'aiment. Mon coeur se serre avec elles toutes qui ne disent rien.

Mon coeur bat à l'unisson avec elles toutes qui luttent. Celles qui manifestent, s'enchaînent, tractent, hurlent, se réunissent, pétitionnent. Contre les viols, les violences domestiques, les mutilations génitales, le harcèlement de rue, les assassinats, les viols conjugaux, les viols punitifs, les homicides conjugaux. Elles toutes dont on fait si peu de cas parce que ce sont des femmes noires, des prostituées, des femmes trans, des lesbiennes, des femmes autochtones, parce qu'elles sont ouvrières ou parce qu'elles portent le voile, parce que ce sont des femmes. Mon coeur bat à l'unisson avec elles toutes qui luttent.

Mon coeur est en prison avec elles toutes. Celles pour qui c'était écrit, depuis la rue, depuis la came, depuis le trottoir, depuis les fugues. Celles pour qui c'était écrit parce qu'elles ne sont pas nées avec les bons papiers, le bon prénom, la bonne couleur de peau. Celles pour qui c'était un accident, mais qui n'ont pas eu le choix. Celles pour qui ce n'était pas écrit si elles avaient choisi un autre homme. Celles pour qui ce n'était pas écrit s'il était resté. Mon coeur et dans les centrales et les centres de rétention, dans les cellules des mitards et dans les cellules de garde à vue. Mon coeur est en prison avec elles toutes.

Mon coeur est devant les prisons et dans les parloirs avec elles toutes. Celles qui attendent, celles qui sont toujours fatiguées, celles qui sourient encore, celles qui sourient toujours, celles qui écrivent tous les jours, celles qui ont des frissons en pensant à leur premier parloir, celles qui râlent mais qui sont encore là, celles qui appartient le linge et envoient les mandats, celles qui ne reviendront peut être plus, celles qui y croient encore et celles qui ne veulent plus attendre. Mon coeur est devant les prisons et dans les parloirs avec elles toutes.

Mon coeur les comprend elles toutes. Celles qui ne croient plus en la justice de leur pays, celles qui n'iront jamais voir la police parce que le Vél d'Hiv, celles qui voudraient seulement que ça n'arrive pas à d'autres, celles qui préfèrent oublier, celles que la justice a laissées déçues, brisées, en colère ou malheureuses, celles qui voudraient juste comprendre, celles qui diront toujours «la prison pour personne». Mon coeur les comprend elles toutes.

Je souhaite revenir [sur certaines questions posées par le recours au système pénal] d'un point de vue pragmatique. Faut-il appeler la police? Faut-il porter plainte? Ces questions me sont souvent posées par des personnes partagées entre leurs critiques du système pénal et leurs besoins en tant que victimes.

Le recours au pénal comme privilège

En général, le recours à la justice pénale pour les violences faites aux femmes est peu contesté. Certaines associations qui accompagnent les victimes se gardent bien de se mêler de leur décision d'engager ou non des procédures judiciaires, mais la plupart les encouragent à le faire. Même à l'extrême gauche, où sont développées des critiques radicales de l'État, le recours au pénal ou à des institutions étatiques est rarement l'objet de débats en cas de violences policières ou fascistes. La phrase de la poétesse féministe africaine-américaine Audre Lorde, souvent citée, n'est curieusement pas convoquée au sujet du système judiciaire: « Les outils du maître ne détruiront pas la maison du maître. »

La possibilité de recourir au pénal est pourtant liée à certains privilèges, à commencer par la citoyenneté ou la validité d'un titre de séjour. Ces privilèges reposent sur des caractéristiques personnelles et des compétences sociales qui permettent de se conformer à ce qui est attendu d'une victime. Ainsi, certaines personnes peuvent renoncer à déposer une plaintes car elles sont étrangères et dépourvues d'un titre de séjour et, en conséquence, craignent d'être expulsées; d'autres, parce qu'elles-mêmes ou certains de leurs proches courent un risque de revictimation par la police. Le système pénal est donc loin d'offrir des solutions auxquelles tout le monde peut recourir, sans compter qu'il ne fait rien pour changer les conditions sociales qui ont rendu possible le préjudice.

Une question de principe?

Je ne fais pas du non-recours au pénal une question de principe. Je ne critique jamais les personnes pour lesquelles il a pu combler certains de leurs besoins. Cela m'est moi-même arrivé, alors que j'avais une idée déjà assez précise des critiques qui peuvent en être faites. Pour un tas de raisons qui ne m'appartenaient pas toutes, je n'avais alors pas accès aux ressources qui, dans d'autres circonstances, m'ont permis de m'en passer. Au-delà de mon histoire particulière, je souhaite insister: l'appel à la police peut être la seule solution à une situation d'urgence lorsque l'intégrité physique ou psychique d'une personne est menacée. En fait, le non-recours au pénal peut aussi aller avec d'autres types de privilèges que ceux précédemment évoqués: un environnement familial ou communautaires protecteur, le soutien de proches, etc. L'accès à des ressources étant inégal, personne ne peut être blâmé d'avoir eu, dans un cas particulier, recours au pénal. Il me semble nécessaire d'insister sur ce point, car j'ai bien plus souvent entendu, dans les milieux « radicaux », des critiques envers des dépôts de plaintes dans le cas de femmes ayant subi des violences masculines que sans celui d'hommes victimes de crimes fascistes ou d'État.

Tout recours au pénal est, à mon sens, un échec collectif dont on doit se saisir pour réfléchir à l'instauration de solutions collectives. Certains groupes de justice transformative font réaliser, dans leurs ateliers, des schémas dans lesquels on indique, en cercles concentriques, les personnes sur lesquelles ont sait pouvoir (du plus au moins)

compter. La mise en commun et les discussions autour de ces schémas permettent de comprendre les ressources dont on dispose (par exemple, si notre intégrité physique ou psychique est menacée), celles qu'on peut mobiliser et celles dont on manque, mais aussi d'en construire de nouvelles, avec les autres.

Cette remarque en appelle une autre: certains groupes choisissent d'exclure des agresseurs de leurs espaces et le font parfois savoir publiquement. Ce choix est insatisfaisant, car il laisse inchangées la personne exclue et les conditions qui ont rendu possibles ses actes. Quand des féministes prennent ce type de décisions et qu'elles visent des hommes, elles sont parfois critiquées, souvent par d'autres hommes, au noms de principes abolitionnistes et du « refus de la punition ». Au-delà des métaphores douteuses dont ces critiques usent fréquemment en comparant à la prison l'interdiction de l'accès à un espace de sociabilité, elles sont à prendre pour ce qu'elles sont: des critiques « de principe » (1). En ne s'engageant pas elles-mêmes dans un processus de transformation (qui incluerait l'agresseur et elles-mêmes), en laissant à d'autres le soin de s'assurer de leur propre besoin de sécurité, les personnes qui émettent ces critiques ne contribuent aucunement à l'avancement des pratiques non punitives. Elles oublient en effet que leur responsabilité est au moins autant en jeu que celle des personnes qui prennent ce type de décision (voir ci-dessous à propos de la justice transformative).

Compter sur nos propres forces

Nous devons sans doutes moins combattre le recours au pénal lui-même que l'habitude d'y recourir. Il est donc nécessaire de construire notre autonomie en matière de gestion des situations problématiques, en prenant d'abord conscience de la richesse de nos compétences en la matière. À l'échelle individuelle, nous résolvons quotidiennement des conflits sans recourir au pénal, en calmant la colère d'un proche, en demandant à un tiers d'intervenir, en offrant un verre à une personne envers qui on a eu un propos indélicat, etc. Parce que nous les utilisons quotidiennement, nous avons rarement conscience de ces compétences. À l'échelle collective, nous possédons des millénaires d'expérience de résolution de conflits en dehors du système pénal. Il ne s'agit pas de défendre une vision enchantée de société du passé ou de cultures lointaines, sous prétexte de leur absence de recours à des formes de punition qui nous sont familières (comme la prison). Il s'agit plutôt de souligner que le pénal n'est pas un horizon indépassable et que les formes de justice réparatrice et transformative ont une longue histoire, dont témoigne la source d'inspiration qu'elles ont trouvée dans les cultures autochtones nord-américaines et océaniennes.

(1) Ceux qui les formulent feraient assurément mieux de se soucier de l'accès, en général, des femmes, des personnes racisées ou des personnes en situation de handicap à ces mêmes espace de sociabilité.

Dans les premières civilisations et sur tous les continents habités, on a d'abord puni pour montrer aux dieux qu'on prenait leur parti contre ceux qui les offensaient: s'il entrait dans les interdits par exemple de tuer quelqu'un d'autre que ses enfants mais aussi bien de manger du mil à la pleine lune, on ne s'étonnait nullement de voir les deux interdits sanctionnés par la même peine de mort et il faudra des millénaires pour qu'on en vienne àéchelonner des degrés d'infraction. Le code d'Hammourabi, sévère et raffiné, date d'environ 1750 avant notre ère: il n'était qu'une réorganisation d'autres codes sumériens bien plus anciens comme celui d'Ouroukaniga écrit vers 2 400. Avec le droit romain, on tente de rationaliser lois et sanctions, mais c'est en grande partie un échec: le droit pénal restera foncièrement sentimental jusqu'à nos jours, il s'incline toujours devant l'émotion suscitée par telle ou telle attitude. (...)

Des juristes, avec constance, essaient depuis plus de 2 000 ans de tirer le droit vers la sagesse, de le dégager des sentiments de colère, d'envie et surtout du goût du pouvoir qui animent trop souvent les hommes de loi. Ne parlons pas des superstitions : chaque siècle a les siennes et l'on voit mal comment un juge pourrait y échapper. Serait-il en ce domaine un homme d'exception qu'il aurait toute la Cour contre lui. Mais admettons cependant que lutte il y a et que, de l'époque romaine jusqu'à nos jours, des juristes ont essayé de faire triompher dans les esprits et les textes sinon la raison du moins l'intelligence des êtres et des situations.

En France, au long des mille ans du Moyen âge, les juridictions ecclésiastiques et les laïques vont peu à peu s'harmoniser (de force) sous le sceptre royal. Mais tant que durera la féodalité, les peines resteront très aléatoires, imprévisibles et, au sens le plus littéral du terme, dépendront du bon plaisir non du prince mais des princes. Cependant s'impose petit à petit un droit coutumier aussi bien dans le nord dominé par le droit germain que dans le sud où l'on est resté très attaché au droit romain. En Italie, principalement à l'université de Bologne, s'élabore à partir de celui-ci une véritable pensée juridique. En 1160, à Montpellier, des émules commencent à rédiger eux aussi une somme des lois. Très vite ce droit écrit va prévaloir en Provence, en Languedoc et en Dauphiné. Ailleurs perdure le droit coutumier, l'ancêtre de notre jurisprudence. La rédaction officielle des coutumes ne commença que sous Charles VII, à la suite d'une ordonnance de 1454.

Ce droit coutumier, influencé par les pays germains, celtes et saxons, était nettement plus favorable aux femmes que le droit romain à la source du droit écrit. Étrangement, les rois de France, principalement Philippe Auguste et Philippe le Hardi, luttèrent pour préserver ce droit coutumier. Mais le combat était perdu d'avance et c'est le droit romain qui l'emporta. Cela dit, la rivalité entre les deux conceptions juridiques dura jusqu'à ce que les sans-culottes obtinssent l'abolition des coutumes et l'établissement, évidemment idéal, d'une même justice pour tous.

Bonaparte fit élaborer le Code civil de 1800 à 1804. Le Code pénal date de 1810. Outre le souci d'unification qu'il manifeste, le Code pénal s'inscrit dans une perspective nouvelle que l'on doit à Cesare Beccaria (1738-1794). En 1764, à vingt-six ans, il avait fait paraître un ouvrage remarquable, *Des délits et des peines*, où il défendait cette idée très neuve que toute peine devait être proportionnée au délit et que la mesure de ce rapport était fonction du tort infligé. En revanche, on ne le suivit pas pour ce qui est de l'abolition de la peine de mort et de toute torture. Ce livre ardemment soutenu en France par Diderot et Voltaire devait transformer tout le droit pénal de l'Europe occidentale.

Au sein de son temps, Beccaria est allé le plus loin possible et j'ai une grande tendresse pour lui, même si, pensant et parlant bien des lustres plus tard, j'ai beau jeu de critiquer tel ou tel aspect de sa pensée qui a donné l'occasion à quelques malfaisants de défendre par la suite l'incarcération.

Avec le code napoléonien s'élabore une pensée positiviste dela criminologie. Par souci d'efficacité pour la protection de la société, non seulement le délinquant passe au second plan, mais aussi son crime ou son délit et point alors au XXe siècle ce qui devrait apparaître comme une pure aberration au sein du droit : la dangerosité. Sous prétexte de creuser la notion d'intentionnalité, on en arrive à punir des individus susceptibles d'agir dans un sens que réprouve la Société : le plus magnifique exemple vient des États-Unis où 1 200 personnes d'origine musulmane se sont retrouvées dans les geôles après les attentats du 11 septembre.

Eût-il été question de garde-à-vue ou d'enquête qu'on eût dû d'ailleurs s'interroger, mais il se trouve qu'un an plus tard, des « presque suspects » restaient embastillés sans l'ombre d'un commencement de preuve, au seul motif qu'ils auraient été« capables du fait ». On retrouve là l'uomo delinquente de CesareLombroso qui dissertait en 1876 sur la constitution physique et psychique a priori toute spéciale du criminel. Dans cette optique, la liberté et la responsabilité sont des vues de l'esprit, mais la culpabilité aussi. Cette vision positiviste de l'humanité a le mérite de ne pas nous faire prendre des vessies pour des lanternes, elle s'assume comme amorale. Ce qui est plus gênant c'est qu'elle est aussi irrationnelle que l'est toute peur du danger, elle ne l'évite pas.

Il n'est pas toujours facile de se rappeler comment on est devenue féministe, ne serait-ce que parce qu'il est difficile de se souvenir du temps où on ne se sentait pas féministe. Est-il possible de s'être toujours sentie féministe? Possible de l'avoir été dès le début? Une histoire féministe est un début possible. Peut-être parviendrons-nous à faire saisir la complexité de cet espace militant qu'est le féminisme en décrivant comment il devient un objet du sentiment, un lieu d'investissement, une manière d'être au monde, de donner du sens à notre rapport au monde. À quel moment 'féminisme' est-il devenu un mot qui vous parlait — un mot 'parlant' et qui parle de vous, de votre existence, voire une parole qui vous fait exister? Un mot dont le son est aussi le vôtre? De quelle manière nous rassemblons-nous en nous rassemblant autour de ce mot, comment nous lions-nous en nous liant à lui? Quel sens cela avait-il et quel sens cela a-t-il de s'accrocher au 'féminisme', de se battre en son nom? d'éprouver le sentiment que ses hauts et ses bas, ses va-et-vient, coïncident avec notre parcours personnel?

Quelle est-elle, mon histoire? Tout comme vous, j'en ai plus d'une. Pour raconter mon histoire féministe, je peux — c'est une possibilité — partir d'une table. Autour de la table, une famille s'est rassemblée. Nous nous y asseyons toujours à la même place: mon père à un bout, moi à l'autre, mes deux sœurs d'un côté, ma mère en face. C'est toujours ainsi que nous nous asseyons, comme si chacun s'efforçait de protéger sa position. Souvenir d'enfance, certes. Mais souvenir aussi d'une expérience quotidienne, dans le sens, parfaitement littéral, où elle se répétait chaque jour. Quotidienne et intense: mon père qui posait des questions, mes sœurs et moi qui y répondions, ma mère qui la plupart du temps se taisait. À quel moment l'intensité se transforme-t-elle en tension?

Au commencement, il y a une table. Autour de cette table, la famille assemblée s'engage dans des échanges polis au cours desquels certains sujets seulement peuvent être abordés. Quelqu'un dit quelque chose qui vous pose problème. Vous êtes plus tendue; ça se tend. Entre vous et ça, il est difficile, vraiment, de faire la différence. Vous réagissez, peut-être en pesant vos mots. Vous expliquez pourquoi, à votre avis, ce qui vient d'être dit pose problème. Et vous avez beau vous exprimer avec calme, vous sentez que vous commencez à vous énerver — vous reconnaissez, et c'est frustrant, que vous vous laissez énerver par quelqu'un d'énervant. Dire ce que vous pensez, mettre les choses sur la table, ne fait qu'aggraver la situation. Vous avez créé un problème en déclarant problématique ce qui vient d'être dit. Vous devenez le problème que vous avez créé.

Vous êtes alors l'objet de la désapprobation générale, de ces regards capables de vous transpercer, de vous exclure. Vous vous êtes aliénée l'entourage, et cette expérience peut faire voler un monde en éclats. La famille se rassemble autour de la table; ce devrait être un moment de bonheur. Mais tout ce qu'il faut mettre en œuvre pour que ces moments restent heureux, pour que la surface de la table soit assez polie pour renvoyer une belle image de la famille. Tout ce que l'on est censée taire, faire, être pour préserver cette image. Si ce que vous dites, ce que vous faites, ce que vous êtes ne renvoie pas à la famille l'image de son bonheur, le monde paraît déformé. À cause de vous, il y a déformation. Vous devenez vous-même la déformation que vous avez provoquée. Encore un repas de gâché. Se situer hors du cadre de l'image peut permettre de voir ce dont elle n'est pas et ne sera jamais le reflet.

J'ai maintenant quarante-trois ans. Il y a vingt ans, je participas à mon premier groupe de conscience, un événement extraordinairement important pour moi. J'ai depuis maintes fois raconté ce jour, mais ce dont j'ai rarement parlé c'est à quel point j'étais désespérée, à quel point j'étais prête à tout abandonner. J'étais suicidaire, amoureuse folle d'une petite garce foncièrement méchante qui ne m'apportait rien de ce dont j'avais besoin, et j'enchainais les heure à me tuer au travail au centre de Sécurité sociale. En même temps, je collaborais à la publication d'un magazine féministe, je faisais du bénlvolat dans une crèche, et j'assurais l'astreinte téléphonique d'un numéro vert à destination dees femmes victimes de viols. J'avais ce blues que l'on nomme « six-réunions-par-semaine-pas-besoin-de-dormir-de-toute-façon ».

Je me suis rendue à cette réunuon de groupe lesbienne intitulée réunion de prise de conscience, je me suis assise et toutes ont commencé à parler – essentiellement d'absentes avec lesquelles elles venaient de rompre. Mais une des femmes, celle assise dans le Sacco en face de moi, a parlé de son père. Elle murmurait qu'elle avait vraiment besoin de dire aux gens combien elle le détestait, qu'elle rêvait toutes les nuits d'aller le tuer chez lui. Elle faisait des rêves angoissants et détaillés d'un fusil de chasse à double canon, en métal bleu et à crosse en bois. Elle rêvait qu'elle chargeait ce fusil et le mettait dans un sac, le tenait tout contre son corps jusqu'à qu'elle puisse le sortir, quand il se tiendrait une nouvelle fois en face d'elle. Elle avait besoin de dire que ses rêves étaient devenus si vivants qu'ils étaient la seule chose qu'elle attendait avec impatience.

Pendant que je l'écoutais, je me rappelais mes propres rêves avec un fusil exactement comme le sien, d'un métal bleu et froid. Je me suis penchée en avant afin d'entendre chaque parole qu'elle prononçait ou ne prononçait pas, de voir la tension de sa nuque et la façon dont elle se tordait les mains, sa douleur et sa rage à leur maximum. Elle était aussi proche de craquer que je l'étais moi-même. Je voulais la toucher, pas comme une amoureuse mais comme une membre de sa famille, pour lui apporter du réconfort, de l'amour et de l'espoir. À la place je lui ai offert le don inépuisable de ma famille, l'humour amer. Je suis partie d'un petit rire et j'ai dit: « Je tuerai le vôtre, si vous tuez le mien ». Je plaisantais, mais à moitié. Et je lui ai dit que je faisais les mêmes rêves. C'était la première fois que je disais à quelqu'un que je voulais tuer mon beau-père. C'est à partir de ce moment que j'ai été capable de parler de mon enfance. On m'avait appris à ne parler à personne de ce qui se passait chez moi, pas seulement parce que c'était honteux mais parce qu'il était dangereux physiquement pour moi de le faire.

Toute mon enfance, on m'avait prévenue encore et encore que si jamais je répétais ce qui se passait à la maison je serais emmenée ailleurs. Je terminerais en maison de correction et passerais le reste de ma vie en prison. Il importait peu que je sois violée et que je n'aie rien demandé. Cela importait peu parce que j'étais ce que j'étais, née dans cette famille, pauvre et connue dans le comté où nous vivions, pauvre et sans espoir. Oh, j'avais rêvé de tuer cet homme, mais les petites filles ne tuent pas leur père pour s'en laver les mains ensuite. On m'avait appris à être très sage, très polie en public, à parler correctement aux dames du catéchisme, à travailler afin d'obtenir une bourse et de pouvoir ficher le camp de la maison. C'est exactement ce que j'ai fait.

J'ai tellement bien fait que je me suis persuadée que seuls les hommes pauvres battent leurs filles, que seuls les hommes pauvres violent leurs filles, et que seules les femmes pauvres les laissent faire. Je croyais que les filles des classes moyennes évoluées étaient des créatures différentes, que les abus sexuels n'existaient pas dans leur famille.

C'était une raison de plus pour me taire. Mais la femme assise dans le Sacco n'était même pas issue de la classe moyenne. C'était une gosse échouée des classes supérieures, paumée. Pourtant, en me parlant de sa vie elle me parlait de la mienne. Elle nous a raconté que, lorsqu'elle était enfant, elle se battait avec son petit frère pour décider de qui allait dormir à côté de la porte. C'était quelque chose que mes soeurs et moi avions fait jusqu'à que je quitte la maison et qu'elles aient à affronter seules mon beau-père. Elle a raconté qu'elle couchait dehors avec ses petites copines, non pas qu'elle veuille spécialement sortir avec, ou même faire l'amour, mais parce qu'alors elle ne dormait pas à la maison. Elle a dit que le sexe n'était pas le pire dans tout ça, bien que ce soit la partie qui intrigue le plus les gens. Bien pire encore était le mépris qui s'ensuivait, quotidien.

C'est ma vie qu'elle racontait, un monde éloigné de la famille où elle avait grandi, mais ma vie quand même. Chacune de nous avait grandi en pendant qu'être battue est normal, qu'être tripotée est normal, qu'être insultée fait partie de la vie, que tout le monde le fait, que simplement les gens n'en parlent pas en public. Nous nous considérions chacune dans notre coin comme des anomalies. Des monstres. Ce que l'on a découvert en discutant – par la suite quatre ou cinq autres femmes l'ont aussi découvert ensemble – c'est que nous étions toutes sur le même modèle. Pour nous toutes, la famille avait été un camp de prisonnier·e·s: une horreur journalière, complétement sue et tue à la fois.

Je n'ai commencé à écrire, ou plutôt je n'ai commencé à garder ce que j'écrivais, qu'à partir de 1974, lorsque j'ai publié un poème. Tout ce que j'avais écrit avant cela, dix ans de journal intime, de nouvelles et de poèmes, je les avais brûlé de peur que quelqu'un ne les lise. Dans un petit coind e ma tête, il y avait toujours ma mère qui me murmurait: « Ils vont t'envoyer en détention. Tu finiras dans la prison du comté et ta vie sera fichue. Tu ne veux pas faire ça ».

Même maintenant, après toutes ces années, je rêve que je suis une petite fille de treize ans enfermée derrière des barreaux, mon minou me faisant mal, ne sachant pas comment en parler à qui que ce soit. Parfois, je rêve encore que je descends en Floride avec un fusil, chargé, dans une valise.

Lorsque j'ai démarré l'écriture de L'Histoire de Bone, je voulais faire deux choses: recréer la famille que j'ai profondémment aimé mais qui ne m'a pas sauvée, et mettre par écrit tout ce qui arrive dans une famille violente où l'on pratique l'inceste. Je voulais montrer aux gens que la vie continue, même lorsque vous êtes battue et violée; qu'il vient la plupart du temps la nuit lorsque votre maman travaille tard et que la plus grosse lutte que vous arrivez à mener en tant qu'enfant, c'est d'essayer de croire que vous n'êtes pas le monstre que l'on dit. Vous avez besoin de savoir que vous existez pour de vrai, que ce qui vous arrive n'est pas de votre fait, parce que c'est ce que je pensais lorsque j'étais enfant. Je pensais que si j'étais un peu meilleure, un peu plus futée, un peu plus méchante, un peu plus rapide, ou même meilleure chrétienne, aucune de ces choses affreuses n'arriveraient. Alors j'ai écrit une histoire aussi forte que je pouvais sur une petite fille que l'on persuade lentement qu'elle est un monstre, et que les gens qu'elle aime le plus ne sauvent pas.

Ce qui me manquait toujours, lorsque je lisais des livres sur l'inceste ou que j'en parlais avec d'autres survivantes, c'est ce que j'ai ressenti à propos de ma mère. Je n'ai pas besoin de raconter à quiconque ce que m'a fait mon beau-père quand j'étais enfant.

J'ai suffisamment travaillé sur la violence à laquelle j'ai survécu qu'il n'est plus

tellement nécessaire pour moi d'en parler autrement que pour en faire froidement état et refuser d'avoir honte de mon enfance ou de la personne que je suis devenue en étant encore en vie. Pour ma propre santé mentale, je dois être terre à terre concernant ce qui m'est arrivé, afin de ne pas me renier et ne jamais rendre les armes face à la pression constante qui me pousse à le faire. Alors j'ai essayé d'être honnête quant au fait d'être une survivante de l'inceste et de ce mépris violent, mais les choses qu'il me faut arriver à comprendre, dont j'ai encore besoin de parler, ne sont pas les plus évidentes ni les plus accessibles.

Plus que les détails concernant les abus sexuels, ce sont les questions concernant l'abandon et la trahison de ma famille que je veux examiner. J'ai besoin de comprendre et de parler de ma mère, des choix qu'elle était forcée de faire, de l'impossible douleur de sa lutte afin de créer une famill et de prendre soin de ses filles. Comment, me demandais-je, amour et trahison peuvent-ils devenir si intimement mêlés?

J'ai tenté de comprendre la vie de ma mère, toute seule, me rappelant que j'aimais mes petites soeurs mais que je voulais qu'elles dorment près de la porte. J'observe ma vie, et je me souviens que j'étais une enfant qui aimait éperdument sa mère et la haïssait chaque fois qu'elle rentrait tard du travail. Chaque fois qu'elle avait une heure et demie de retard et qu'il fallait que je survive seule à cette heure et demie - à cinq, sept, neuf et onze ans – j'étais folle de rage contre elle. J'ai véritablement aimé ma mère, mais alors enfant, je ne comprenais pas pourquoi elle ne nous emmenait pas ailleurs, n'importe où, vivre dans n'importe quelles autres conditions que celles dont nous étions prisonnières. Je savais parfaitement que ma mère nous aimait moi et mes soeurs et qu'elle faisait ce qu'elle pouvait pour essayer de nous sauver. Mais je sais aussi que ma mère n'avait aucune idée de ce qui se passait chez nous: d'abord parce qu'elle se mentait à elle-même afin de ne pas devenir folle, ensuite parce que nous lui mentions pour sauver notre peau et la sienne, et enfin parce que le monde entier lui emntait et nous mentait sur ce qui nous arrivait. Le monde nous disait qu'on nous donnait des fessées, pas que nous étions battues, et que ce manque de considération envers les enfants était normal, qu'il n'y avait pas de quoi se plaindre. Le monde mentait et nous mentions et mentir devint une habitude.

Je me suis promis de perdre l'habitude de mentir, afin d'essayer de vivre dans la vérité tous les jours de ma vie, mais ce n'est pas simple. Démêler les mensonges de la vérité est quelque chose d'atrocement compliqué, en particulier pour les écrivain·e·s. J'invente une histoire, je la construis, et je désir qu'elle ait un impact, un effet, pour littéralement changer le monde qui a menti à ma mère, mes soeurs et moi. L'histoire que j'invente provient de ma vie et de mes croyances, mais ce n'est pas une autobiographie, ni même la «biomythographie» dont Audre Lorde se fait la championne. Ce que je me suis appris à faire, c'est faire éclater la vérité à travers l'écriture.

Mes soeurs ne se souviennent pas de toute leur enfance, et un des rôles que j'ai joué dans ma famille a consisté à être celle qui la leur rend. Un problème qui surgit avec mes romans c'est que je pars parfois d'une petite chose qui nous est arrivée pour aboutir à quelque chose de très lointain. Du coup, mes soeurs ne saisissent plus la différence entre l'histoire que j'ai inventé et notre vie. Ce que j'ai dû faire l'année qui a suivi la sortie de mon roman, c'est m'asseoir avec mes petites soeurs et tout revoir avec elles. J'ai du dire: « Cette page est vraie. Cela ne m'est pas arrivé, mais cela vous est arrivé ». Et je ne connais rien d'aussi dur que cela. Lorsque ma petite soeur et moi-même avons fina-

lement utilisé le mot inceste, et avons parlé de pire encore, la haine quotidienne dans laquelle nous étions plongées en tant que filles, elle m'a dit qu'elle ne laisserait aucun homme « comme ça » être seul avec ses filles. J'ai eu à lui dire que ce n'était pas seulement une question d'hommes, et d'hommes « comme ça ». J'ai dû lui parler de femmes que j'ai rencontrées après avoir quitté la maison, des femmes qui transpiraient la haine aussi puissamment que le pire homme qu'on ait jamais connu. J'ai dû lui dire que le monde est plus grand, plus compliqué et plus méchant que ce que quiconque nous avait dit, et que les outils pour l'affronter existent, mais que l'on doit les inventer soi-même et se les fabriquer au fur et à mesure que l'on avance dans la vie.

Une des raisons pour lesquelles j'écris est de créer mes propres règles, de forger mes propres outils, afin de montrer à mes soeurs les choses que j'ai apprises. Et, en faisant en sorte de créer un échange entre nous, je peux à mon tour retirer des choses de ce qu'elles peuvent m'apprendre.

Une autre raison pour laquelle j'écris, c'est cette femme dans le fauteuil en face de moi, celle qui n'a pas vécu ma vie mais cévu ce que j'ai vécu. J'ai reçu une lettre d'elle il y a peu. Elle vit dans l'Iowa avec sa fille, et dans cette lettre elle me dit qu'elle ne rêve plus de fusil de chasse. Elle y pense seulement de temps en temps, et au grand jour.

Je suis de plus en plus convaincue que ce qui est essentiel pour moi doit être mis en mots, énoncé et partagé, et ce même au risque que ce soit éreinté par la critique et incompris. Parce que parler m'est bénéfique que d'abord et avant tout. Je suis ici, debout, comme poète Noire lesbienne, et tout cela prend un sens encore plus fort parce que je suis toujours en vie, alors que j'ai bien failli ne plus l'être. Il y a moins de deux mois de cela, deux médecins, une femme et un homme, m'ont annoncé que je devais me faire opérer du sein, et qu'il y avait 60% à 80% de risques pour que la tumeur soit maligne. Entre cette nouvelle assénée et l'intervention chirurgicale, une attente de trois semaines s'est écoulée, période d'agonie pendant laquelle j'ai dû réenvisager ma vie entière. L'opération a eu lieu, la tumeur était bénigne.

Mais pendant ces trois semaines, j'ai été forcée de me regarder, de regarder ma vie, à la lumière crue de l'urgence, expérience dont je suis ressortie secouée mais bien plus forte. De nombreuses femmes, certaines d'entre vous aujourd'hui ici, ont fait face à ce genre de situation. Ce que j'ai ressenti au cours de cette période m'a aidée à élucider bien des questions sur ce qui peut transformer le silence en paroles et en actes.

Ainsi confrontée de force à l'éventualité de ma mort, à ce que je désirais et voulais de ma vie, aussi courte soit-elle, priorités et omissions me sont apparues violemment, sous une lumière implacable, et ce que j'ai le plus regretté ce sont mes silences. De quoi avais-je donc eu si peur ? Dans mon esprit, poser des questions ou parler signifiait souffrance ou mort. Pourtant nous souffrons toutes, de bien des façons, tout le temps, et la souffrance se transforme ou s'achève. La mort, en revanche, c'est le silence final. Et elle pourrait ne pas tarder, à présent. Peu importe si je n'ai pas dit ce qu'il fallait, si je me suis trahie par toutes sortes de petits silences, remettant ma parole à plus tard, ou comptant sur une autre pour parler à ma place. J'ai alors commencé à discerner en moi une source de puissance qui vient de cette connaissance : bien qu'il soit préférable de ne pas avoir peur, savoir relativiser la peur me donne une très grande force.

J'allais mourir, tôt ou tard, que j'aie pris la parole ou non. Mes silences ne m'avaient pas protégée. Votre silence ne vous protégera pas non plus. Mais à chaque vraie parole exprimée, à chacune de mes tentatives pour dire ces vérités que je ne cesse de poursuivre, je suis entrée en contact avec d'autres femmes, et, ensemble, nous avons recherché des paroles s'accordant au monde auquel nous croyons toutes, construisant un pont entre nos différences. Et ce sont l'intérêt et le soutien de toutes ces femmes qui m'ont donné de la force, et permis de questionner les fondements mêmes de ma vie.

Les femmes qui m'ont soutenue pendant cette période étaient noires et blanches, vieilles et jeunes, lesbiennes, bisexuelles et hétérosexuelles, et nous avons toutes pris part à cette guerre contre les tyrannies du silence. Sans la force et l'attention de toutes ces femmes, je n'aurais pas pu survivre indemne. Pendant ces semaines de peur intense, j'ai soudain compris – dans la guerre, nous combattons les forces de la mort, plus ou moins subtiles, dont nous sommes conscientes ou non – que je ne suis pas seulement une victime, je suis aussi une guerrière.

Quelles sont les mots qui vous manquent encore ? Qu'avez-vous besoin de dire ? Quelles sont les tyrannies que vous avalez jour après jour et que vous essayez de faire vôtres, jusqu'à vous en rendre malade et à en crever, en silence encore ? Peut-être que pour certaines d'entre vous, ici aujourd'hui, je suis le visage d'une de vos peurs. Parce que je suis femme, parce que je suis Noire, parce que je suis lesbienne, parce que je suis moi – une poète guerrière Noire qui fait son boulot –, venue vous demander: et vous,

est-ce que vous faites le vôtre?

Et bien sûr, j'ai peur, car transformer le silence en paroles et en actions est un acte de révélation de soi, et cet acte semble toujours plein de dangers. Quand je lui ai parlé de notre sujet de discussion et de mes difficultés, ma fille m'a dit: « Raconte-leur qu'on n'est jamais une personne à part entière si on reste silencieuse, parce qu'il y a toujours cette petite chose en nous qui veut prendre la parole. Et, si on continue à l'ignorer, cette petite chose devient de plus en plus fébrile, de plus en plus en colère et si on ne prend pas la parole, un jour, cette petite chose finira par exploser et nous mettre son poing dans la figure. »

La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache - peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois, nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre pleinement. Dans ce pays où la différence raciale, quand elle n'est pas dite, crée une distorsion permanente du regard, les femmes Noires ont été d'une part toujours extrêmement visibles, d'autre part rendues invisibles par l'effet de dépersonnalisation inhérente au racisme. Même au sein du mouvement des femmes, nous avons dû, et devons encore, nous battre pour cette visibilité de notre Négritude, ce qui nous rend d'ailleurs extrêmement vulnérables. Car pour survivre dans la bouche de ce dragon appelé amérique, nous avons dû apprendre cette première et vitale leçon: nous n'étions pas censées survivre. Pas en tant qu'êtres humains. Et la plupart d'entre vous non plus, que vous soyez Noires ou non. Or, cette visibilité, qui nous rend tellement vulnérables, est la source de notre plus grande force. Car le système essaiera de vous réduire en poussière de toute façon, que vous parliez ou non. Nous pouvons nous asseoir dans notre coin, muettes comme des tombes, pendant qu'on nous massacre, nous et nos soeurs, pendant qu'on défigure et qu'on détruit nos enfants, qu'on empoisonne notre terre; nous pouvons nous terrer dans nos abris, muettes comme des carpes, mais nous n'en aurons pas moins peur.

Chez moi, cette année, nous célébrons Kwanza, fête afro-américaine des moissons qui commence le lendemain de Noël et dure sept jours. Il y a sept principes dans Kwanza, un pour chaque jour. Le premier principe, c'est Umoja, qui signifie unité, la volonté d'atteindre et de maintenir l'unité en soi et dans sa communauté. Le principe pour hier, le deuxième jour, c'est Kujichagulia – autodétermination –, la volonté de nous définir, de nous nommer, de parler en notre nom, et pas que les autres nous définissent et parlent à notre place. Aujourd'hui, c'est le troisième jour de Kwanza, et le principe pour aujourd'hui est Ljima – travail et responsabilité collectives –, la volonté de construire et de maintenir nos communautés ensemble, d'identifier et de résoudre nos problèmes collectivement.

Si nous sommes toutes là aujourd'hui, c'est parce que, d'une façon ou d'une autre, nous partageons un même engagement envers le langage et le pouvoir des mots, c'est parce que nous sommes décidées à régénérer cette langue instrumentalisée contre nous. Pour transformer le silence en paroles et en actes, il est fondamental que chacune de nous établisse et analyse sa place dans cette transformation, et reconnaisse le rôle vital qu'elle joue.

Pour celles qui écrivent, il est nécessaire d'examiner minutieusement, non seulement la véracité de ce que nous disons, mais encore la véracité du langage que nous utilisons. Pour d'autres, il s'agira de partager, et aussi de transmettre, ces paroles qui font sens pour nous. Mais plus que tout, il est primordial, pour nous toutes, de montrer l'exemple en vivant et en nommant ces vérités auxquelles nous croyons, et que nous détenons au-delà de notre entendement. C'est seulement ainsi que nous pourrons survivre, en prenant part à ce processus vital, créatif et continu, et qui s'appelle grandir.

Et cela ne se fait jamais sans peur – peur de la visibilité, de la lumière implacable de l'examen, peut-être peur d'être jugée, peur de la souff rance, peur de la mort. Mais nous avons déjà traversé tout cela, en silence, excepté la mort. Maintenant, je me répète sans cesse que si j'étais née muette, ou si j'avais fait voeu de silence ma vie entière pour assurer ma sécurité, ça ne m'aurait pas empêchée de souffrir pour autant, je n'échapperais pas à la mort de toute façon. Ce qui est très bien pour relativiser les choses.

Et quand les paroles des femmes crient pour être entendues, nous devons, chacune, prendre la responsabilité de chercher ces paroles, de les lire, de les partager et d'en saisir la pertinence pour nos vies. Nous ne devons pas nous cacher derrière les simulacres de division qu'on nous a imposés, et que nous faisons si souvent nôtres. Du genre: «Je ne peux vraiment pas enseigner la littérature des femmes Noires, leur expérience est si éloignée de la mienne. » Pourtant, depuis combien d'années enseignez-vous Platon, Shakespeare et Proust? Ou bien: «C'est une femme blanche, que peut-elle vraiment avoir à me dire? » Ou: «C'est une lesbienne, que va en penser mon mari, ou mon patron? » Ou encore: «Cette femme parle de ses fils et je n'ai pas d'enfant. » Et toutes les multiples façons que nous avons de nous priver de nous-mêmes et des autres.

Nous pouvons apprendre à travailler, à parler, malgré la peur, de la même façon que nous avons appris à travailler, à parler, malgré la fatigue. Car nous avons été socialisées pour respecter la peur bien plus que nos propres besoins de parole et de définition; et à force d'attendre en silence le moment privilégié où la peur ne serait plus, le poids de ce silence finira par nous écraser.

Le fait que nous soyons ici ensemble, et que je prononce ces paroles, est une tentative de briser ce silence, et de construire des ponts entre nos différences, car ce ne sont pas nos différences qui nous immobilisent, c'est le silence. Et tant de silences doivent être brisés!

I know it sounds absurd but please tell me who I am Supertramp

Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres, leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Englués dans la présence des autres. Un jour, plutôt une nuit, ils sont emportés dans le désir et la volonté d'un seul Autre. Ce qu'ils pensaient être s'évanouit. Ils se dissolvent et regardent leur reflet agir, obéir, emporté dans le cours inconnu des choses. Ils sont toujours en regard sur la volonté de l'Autre. Elle a toujours un temps d'avance. Ils ne la rattrapent jamais.

Ni soumission ni consentement, seulement l'effarement du réel qui fait tout juste se dire « qu'est-ce qui m'arrive » ou « c'est à moi que ça arrive » saut qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

Puis l'autre s'en va, vous avez cessez de lui plaire, il ne vous trouve plus d'intérêt. Il vous abandonne avec le réel, par exemple, une culotte souillée. Il ne s'occupe plus que de son temps à lui. Vous êtes seul avec votre habitude, déjà, d'obéir. Seul dans un temps sans maître.

D'autres ont beau jeu alors de vous circonvenir, de se précipiter dans votre vide, vous ne leur refusez rien, vous les sentez à peine. Vous attendez le Maître, qu'il vous fasse la grâce de vous toucher au moins une fois. Il le fait, une nuit, avec les pleins pouvoirs sur vous que tout votre être a suppliés. Le lendemain il n'est plus là. Peu importe, l'espérance de le retrouver est devenue votre raison de vivre, de vous habiller, de vous cultiver, de réussir vos examens. Il reviendra et vous serez digne de lui, plus même, vous l'éblouirez de votre différence en beauté, savoir, assurance, avec l'être indistinct que vous étiez auparavant.

Tout ce que vous faites est pour le Maître que vous vous êtes donné en secret. Mais, sans vous en rendre compte, en travaillant à votre propre valeur vous vous éloignez inexorablement de lui. Vous mesurez votre folie, vous ne voulez plus le revoir jamais. Vous vous jurez d'oublier tout et de ne jamais en parler à personne.

L'image de couverture provient du livre See Red. Women's Workshop. Feminist Posters 1974–1990, Four Corner Books, 2017.

L'image en page 6 provient du livre *Le Fils* de *l'Ours Père* de Nicolas Presl, The Hoochie Coochie, 2010.

Helen Zahavi
Soraya Chemaly
June Jordan
Gwenola Ricordeau
Catherine Baker
Angela Davis
Sara Ahmed
Dorothy Allison
Audre Lorde
Annie Ernaux